

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le lieu de la littérature

Robert Melançon

Volume 30, Number 4 (178), August 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, R. (1988). Le lieu de la littérature. *Liberté*, 30(4), 90-99.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ROBERT MELANÇON

LE LIEU DE LA LITTÉRATURE

Le numéro 62 des *Écrits du Canada français*, qui connaissent une véritable renaissance sous la direction de Paul Beaulieu, contient un dossier intitulé *Reconnaissance à Jean Sullivan*, un romancier catholique mort dans un accident en 1980. Son catholicisme tenait un peu du paradoxe: «Je n'éprouve pas le besoin de dire: 'Je crois en Dieu', parce que je sens que je ne crois pas». Sans doute on peut être un peu moins catholique que le pape. La question qui m'intéresserait serait: «Quel écrivain fut Sullivan?» On ne manque pas de catholiques, de protestants, de musulmans, de juifs, de bouddhistes, de témoins de Jéhovah, de marxistes, d'athées de toutes observances et non-observances. Mais des écrivains, qui ne s'enferment pas trop dans leurs rapports malaisés avec les doctrines? De cet aspect de Sullivan, s'il existe, il n'est pas vraiment question dans les *Écrits* malgré les textes enthousiastes de Gilles Farcet et de Paul Beaulieu. On devra, si on y tient, se reporter aux œuvres de Sullivan, dont on nous fournit obligeamment une liste: une trentaine, essais et romans, publiés entre 1958 et 1982. Hors dossier, on peut lire des poèmes très intéressants du géographe Louis-Edmond Hamelin sur cet habitat typique du Canada français rural: le rang. Ils tiennent tout à la fois de la comptine, de la ritournelle et de la laisse épique.

Le no 38 d'*Ellipse* réunit Albert Lozeau et Archibald Lampman. Le parallèle ne s'impose pas. Voici quand même une occasion de lire (ou de relire si on compte parmi les intrépides aventuriers qui parcourent les littératures du Canada) deux poètes dont l'œuvre ne mérite pas un oubli complet. Lozeau est un «intimiste», Lampman un «paysagiste», selon les manuels. On se repose du paysage à la fenêtre de Lozeau, et on échappe à ses ruminations d'homme malheureux dans les vastes espaces de Lampman.

*

Le numéro 48 d'*Estuaire* s'intitule *Distractions supplémentaires*. On se demande pourquoi. Pour la rime? Pour la frime? Pour faire joli? Pour dévaluer les auteurs qui y sont rassemblés? Quoi qu'il en soit, on peut y lire, de Michel Lemaire, de beaux poèmes en prose qui ne feignent pas d'ignorer ceux de Baudelaire. Andrea Moorhead, dans une chronique de poésie américaine, signale, entre autres, un recueil de haïkus de W.S. Merwin, publié chez un excellent éditeur, North Point Press.

*

L'Infini propose un dossier Nabokov dans son numéro 21, daté du printemps 1988. La pièce de résistance est constituée par un choix de lettres de Nabokov et d'Edmund Wilson. *Affinités et désaccords* de Simon Karlinsky — traduction de la préface à l'édition américaine — situe bien les enjeux de ces lettres; par contre *La corrida Nabokov/Wilson* de Gilles Barbedette le prend un peu de haut avec Edmund Wilson. On peut lire aussi dans ce numéro un entretien avec Joseph Brodsky, *Poésie et dissidence*, repris du numéro 76 de *Tel Quel* (été 1978). Cette date le rend précieux: on constate que Brodsky n'a pas changé au cours de ces dix années, qu'il s'est approfondi, qu'il est devenu lui-même; le Nobel est venu à sa

date. Et il ne faut pas rater *Cent phrases pour Paul Claudel* de Marc-Édouard Nabe; je résiste à la tentation d'en citer une ou deux parce qu'elles prennent sens si on les lit à la suite.

*

Lettre internationale a réinventé la revue littéraire et culturelle. La réussite est si évidente qu'on se demande comment on n'y avait pas songé plus tôt. Le parti pris de *Lettre internationale* est l'intelligence. Cela se marque jusque dans une typographie imaginative, aux marges étoilées de références bibliographiques disposées en manchettes comme dans les livres anciens, usage bien plus commode que les notes de bas de page.

Le no 16 (printemps 1988), on aurait bien envie de le qualifier d'exceptionnel si cette exception n'était pas devenue la règle à *Lettre internationale*: 27 articles, 46 poèmes, 55 auteurs, 26 traducteurs. Je donne ces chiffres en me doutant qu'ils peuvent prêter à rire. Ils disent quand même l'abondante matière qui se trouve rassemblée en 82 grandes pages. Ce qui emporte l'adhésion, c'est son extraordinaire qualité, sa diversité, son caractère vraiment international, qui la fait échapper aux sentiers battus des trois ou quatre capitales culturelles auxquelles la plupart des autres revues se restreignent. Trois articles politiques ouvrent ce numéro, politiques ou, si on veut, culturels dans la mesure où le politique y retrouve la dimension que les Grecs lui avaient donnée. Paul Thibaud, dans *Sans histoire et sans politique* — un titre qui, pour un Québécois, ne va pas sans évoquer certaines formules de Lord Durham — s'interroge sur l'étrange entreprise qui consiste à fonder l'Europe d'une part «sur le terrain le plus difficile, l'économie, qui non seulement est le lieu par excellence des conflits d'intérêts, mais qui se mondialise, qui traverse l'Europe sans pouvoir être régulée dans son cadre», d'autre part sur une culture définie essentiellement comme un héritage à commémorer («un mouvement de repli sur les acquis, dont la

mode viennoise des dernières années paraît bien avoir été le point d'orgue, prenant pour symbole une ville morte en 1914): «aujourd'hui, c'est comme si les Européens ne voulaient plus qu'hériter». Contre cette «autosatisfaction stagnante», Paul Thibaud essaie de définir les conditions d'une légitimité politique nouvelle. Le résultat est paradoxal («des dates et des lieux comme Rocroi, Waterloo ou Verdun apparaissent comme des étapes de la construction de l'Europe et non de pures catastrophes») et convaincant parce qu'il repose sur une réflexion historique qui se détourne des images d'Épinal. L'article de Diana Pinto, *Courants et contre-courants transatlantiques*, s'interroge sur un double phénomène: l'unification politico-économique de l'Europe (d'abord plus ou moins réduite aux pays occidentaux) et de l'Amérique s'accompagne d'un fossé culturel qui se creuse entre une Europe (incluant cette fois les pays du centre et de l'est) occupée à la célébration et à la commémoration de son propre passé et une Amérique, sinon sans culture, du moins dépourvue de ce passé dans lequel le vieux continent trouve son âme. Les recoupements avec l'article de Paul Thibaud, jusque dans le détail de certains exemples, frappent. Cela dit, ce texte stimulant réduit singulièrement l'un des termes de son équation: «l'Amérique», ici, ce ne sont jamais que les États-Unis. Par contre, il est entendu que l'Europe ne pourrait se concevoir sans, disons, les Tchèques ou les Belges, les Danois, les Portugais, les Hongrois, les Polonais. On a beau jeu, dans ces conditions, d'opposer la diversité européenne au monolithisme «américain». Mais les Argentins, les Brésiliens, les Canadiens? L'Amérique est plus diverse et bien autrement complexe que ne le laisse entendre ce parallèle «transatlantique». L'article de Stanley Hoffmann sur le dernier sommet Gorbatchev-Reagan, à cause de son objet politique au sens le plus étroit, parachève la déséquilibre de ce dossier *Europe et Amérique*. Pour un lecteur québécois, comme, je suppose, pour un lecteur chilien ou mexicain, ce déséquilibre même, qui semble aller de soi, peut devenir le point de départ d'une réflexion qui

conduirait à des conclusions inattendues. Octavio Paz en a déjà posé les jalons essentiels dans *Le Labyrinthe de la solitude*.

Le centre de ce numéro est un ensemble intitulé *Entre les poètes et le poésie*. Il y est question de *Gilgamesh*, dont Jan Kott, le grand shakespearien, fait une lecture passionnante, de Sylvia Plath et de Ted Hughes, de la Génération de 1927 en Espagne, du poète est-allemand Stephan Hermlin, de la figure du poète dissident, dont Igor Pomerantsev trace un portrait d'un humour sans illusion. Le discours du Nobel de Joseph Brodsky déroule une splendide méditation sur la littérature. Parmi les poèmes insérés entre ces textes, faisons un sort à ceux de Seamus Heaney, décidément négligé par le public de langue française comme, il y a quelques mois à peine, Joseph Brodsky dont André Marcowicz, ici, traduit admirablement, avec une virtuosité qu'on devine, qu'on veut croire parfaitement fidèle, *Le papillon*.

Parmi d'abondantes notes, retenons *La religion de Kafka* par Eduard Goldstücker, et un commentaire de Benedetto Croce au *Discours du Rectorat*, qui situait lucidement son objet dès 1934, dans *La Critica*. Si on ne tenait pas à s'aveugler, il était impossible de ne pas savoir il y a plus de cinquante ans ce que certains ont prétendu apprendre l'an dernier dans le livre de Victor Farias. Encore aujourd'hui, en dépit de cette démonstration patiente, les ressources de la dénégation sont infinies. Quelqu'un a pu écrire: «L'engagement de 33 n'est ni un accident, ni une erreur», en concédant du bout des lèvres que le silence maintenu sur l'extermination est une «faute» du «plus grand penseur, sans conteste, de ce temps». Et si cette «faute» était au centre de la pensée de ce penseur? Philippe Sollers dit ce qui convient, en quatre lignes, dans une note parue dans le numéro 21 de *L'Infini*:

Le Farias est un modèle de sociologie critique que plus personne ne pourra feindre d'ignorer. Sauf, bien entendu, les Tartuffes philosophiques («Cachez ces cham-

bres à gaz que je ne saurais voir»). Voici une question qui commence à peine. On souhaite qu'elle n'en finisse plus.

*

Marginales, «revue trimestrielle des idées et des lettres» publiée à Bruxelles, en était, en 1987, à sa quarante-deuxième année. Il est bon qu'une revue comme celle-là dure, fidèle à elle-même, jusque dans sa présentation matérielle assez austère, entassant les uns à la suite des autres, poèmes, essais, nouvelles, notes, séparés par un mince filet, portant le nom de leur auteur au début et à la fin. Le numéro 220 (octobre-décembre 1987) contient *Trois poèmes sous la pluie* par Roger Foulon; j'y lis ces vers dont la justesse m'émeut, quoiqu'ils évoquent vraisemblablement un paysage tout autre que celui qui s'impose à mon imagination:

*Dans un pays qui n'est pas le mien, vers le nord,
Puisque le nord est pour chacun de nous l'étrange,
Dans ce pays fait d'eaux, de terres basses, d'arbres,
On entend respirer la pluie et ses rivières.*

*

Depuis janvier 1988, la NRF a des sommaires bien compliqués, qui multiplient les rubriques: «Reconnaissances», «L'Air du mois», «Chronique», «Ouvertures», «Textes». Il faut savoir que les nouvelles «Chroniques» sont les anciennes «Notes», que les anciennes «Chroniques» sont devenues «Ouvertures», que «L'Air du mois» est resté «L'Air du mois» en reprenant une partie des anciennes «Chroniques» (par exemple *Dextre Senestre* par Henri Thomas, que je lis en recevant chaque numéro et que je relis avant de le ranger). Cela ne porte pas à conséquence; on s'y fera et on continuera à lire la NRF tant qu'on y trouvera des textes aussi remarquables que, dans le numéro de janvier, les lettres de Georges Perros à

Brice Parain, une nouvelle de Pirandello et les poèmes si fermes, si neufs, de Paul de Roux. Trois, formant une petite suite, honorent la mémoire de Rachi, l'éminent rabbin champenois du XI^e siècle; ils émeuvent particulièrement. Dans *In Praise of the Diaspora*¹, A.M. Klein (qui écrivait «Rashi») rappelle qu'on trouve les premiers emplois attestés de bien des mots français, quoiqu'ils y soient écrits en alphabet hébreu, dans ses annotations aux Écritures. Raison suffisante pour qu'un poète français lui rende aujourd'hui un juste hommage.

Le numéro de février s'ouvre sur une nouvelle prenante de Roger Grenier, *Normandie*, une variation subtile sur *Madame Bovary* qui ajoute à la tristesse infinie de ce roman. *Extrémités*, des poèmes de Jean-Noël Christment, font jouer dans notre bas-français les ressources séculaires de la prosodie; chez quelques-uns, la poésie française retrouve la souplesse et la subtilité auxquelles elle avait renoncé pour les férociétés de la voyance et pour la bergerie de l'être. *Herbiers* de Pierre Gascar donne le début d'un livre dont on attendra la publication; le *Carnet* de l'éditeur cite une lettre de l'auteur:

Ces pages sont les premières d'un livre ayant pour thème la raréfaction croissante de nos espèces végétales. C'est une réflexion sur nos rapports inconscients avec ce règne, première forme pour nous de l'intelligibilité du monde...

La «Chronique» de ce numéro de février contient le compte rendu d'un ouvrage de Gabriel Sénac de Meilhan, *Des printemps et des causes de la Révolution en France*; c'est signaler très utilement la réédition d'un ouvrage de l'auteur d'un des beaux romans de la langue française, *L'Émigré* (1797)². La littérature française est si riche qu'on néglige de

1. *Beyond Sambatyon*, University of Toronto Press, 1982 (premier volume des *Collected Works of A.M. Klein*), pp. 463-477.

2. On peut le lire au tome II des *Romanciers du XVIII^e siècle* dans «La Pléiade».

tels écrivains. La note de Jean-Philippe Guinle donne bien des raisons de lire *Des principes et des causes de la Révolution en France*:

Bien qu'aveuglé lui-même par sa nostalgie de ce «grand bal» que lui avait paru être la société d'Ancien Régime dont il atténuait les injustices, il ne nous avait cependant pas dissimulé, dans un style qui l'apparente parfois à Saint-Simon, sinon à Proust, l'envers et les contradictions du temps de la «douceur de vivre».

Il ne faudrait pas oublier, à la fin de ce numéro, la traduction de dix poèmes d'Emily Dickinson par Philippe Denis; elles restent insuffisantes, mais la poésie d'Emily Dickinson oppose au traducteur des obstacles en si grand nombre que le plus habile ne peut que broncher; il passe quand même un peu de sa grandeur dans la moindre version.

C'est à un autre grand original de la Nouvelle-Angleterre du XIX^e siècle que Georges Piroué rend hommage dans le numéro de mars: Thoreau, à l'écoute de la musique des sphères et du chant tout proche des mésanges. Un poème de Paul de Roux, *L'écrivain du bord*, confirme que la qualité de ceux qui avaient paru en janvier n'était pas un accident. «Reconnaissances» rend hommage à Goethe à l'occasion d'une nouvelle édition des *Conversations avec Eckermann*; on y lit la première partie de passionnantes *Règles pour les acteurs*. La rubrique «Textes» rassemble cette fois quelques lettres de Montale à Nino Frank; on y lit, à l'adresse de celui qui souhaitait se faire son traducteur, ce conseil qui est d'or: «Je crois que si tu n'optes pas pour une rigide fidélité (je n'y tiens pas), tu réussiras et trouveras certaines approximations, un demi-rythme, etc., qui rendent l'esprit de cette poésie». En chronique, Jean-Luc Gautier rend compte d'une traduction des *Entretiens de Confucius*, qu'il faudrait répandre autant que, naguère, *Le petit livre rouge*: ce serait nous siniser de la meilleure manière. Sur l'art de la traduction, J.-L. Gautier dit l'essentiel en quelques lignes:

Pierre Ryckmans (...) connaît le français aussi bien que les idéogrammes. La qualité de sa traduction ne surprend donc personne. On n'y trouve pas de néologismes sous couleur de fidélité; destinée à des Français, qu'il faut séduire et persuader, elle recourt, du point-virgule à un certain rythme, aux séductions propres à notre prose; il en résulte qu'en dépit de deux millénaires et demi et d'un nombre respectable de kilomètres entre lui et nous, nous entendons ce que dit Confucius.

*

Le numéro 25 d'*Osiris* contient des poèmes anglais, espagnols et français. Je connais trop peu l'espagnol pour me mêler de poésie en cette langue. En anglais, *On an October Pond* de Martin Robbins est un beau poème fait, semble-t-il, de rien; dans un tout autre registre, Andrea Moorhead suscite tout un paysage à partir de noms de pays dans *Somewhere in Magog*. En français, Robert Marteau propose six sonnets blancs, si on veut bien nommer ainsi des poèmes de quatorze vers écrits en alexandrins non rimés:

*Le monde fut fabuleux, l'univers unique.
Le Christ éternel étendait de toute part
Sa puissance refusée; il régnait, connu
Des dieux seuls. Il avait imprimé sur la terre
L'Égypte, au ciel les constellations que l'homme
Voit fuir en leur immobile écart.*

*

Malgré le prétexte futile qu'il se donne et la présentation niaise qui tente de l'imposer, il faut s'arrêter au numéro 13 d'*XYZ* (printemps 1988) au moins assez pour lire quatre nouvelles bien remarquables. De Diane-Monique Daviau, *Tante Lili et le caviar des petits lapins*; un personnage s'y impose,

quoique un peu aux dépens de l'intrigue. De Négovan Rajic, *Les treize*, un récit où la nostalgie, pour la première fois chez cet auteur, l'emporte sur la fable politique et métaphysique. De Suzanne Robert, *Treize figures de la mélancolie*, qui semble d'abord un poème en prose, tout à l'évocation d'une heure, d'un paysage, d'une lumière, dans lequel rien ne se passe jusqu'à la dernière ligne, vraiment, où tout se renverse de façon bouleversante. D'Emmanuel Dumège, *Le nain*, deux pages glaçantes dans lesquelles, comme toujours chez cet auteur qui a publié dans diverses revues sous plus d'un nom, un personnage livre en quelques phrases qui le résument toute son autobiographie.

*

J'écris cette chronique au printemps, sur des revues lues à la fin de l'hiver; elle paraîtra l'été prochain. Peu importent ces délais. Les revues littéraires durent, il m'arrive de penser qu'elles dureront plus que la plupart des livres qu'on imprime maintenant; elles proposent à chaque livraison l'équivalent d'une bibliothèque. Elles offrent, aujourd'hui, son vrai lieu à la littérature.